

Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même ;  
Surtout il craint son héritier.

Voyez d'ici briller cent haliebardes,  
Aux feux d'un soleil pur et doux.  
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,  
Qui se mêle au bruit des verroux ?

Il vient ! il vient ! Ah ! du plus humble chaume  
Ce roi peut envier la paix :  
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,  
A travers ces barreaux épais ?

Dans nos hameaux, quelle image brillante  
Nous nous faisons d'un souverain !  
Quoi ! pour le sceptre une main défaillante !  
Pour la couronne un front chagrin !

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :  
L'horloge a causé son effroi :  
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne  
Pour un signal de son beffroi.

Mais notre joie, hélas ! le désespère ;  
Il fuit avec son favori.  
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père  
A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :  
Sautez, fillettes  
Et garçons !  
Unissez vos joyeux sons,  
Musettes  
Et chansons !

BÉRANGER.—*Né vers la fin du siècle dernier.*

#### MORT DE TURENNE.

LETTRE DE M<sup>ME</sup> DE SÉVIGNÉ À M. DE GRIGNAN.

Paris, le 31 juillet 1675.

C'EST à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pussent arriver en France ; c'est celle de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes

ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles. Le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. Toute la cour fut en larmes. On était prêt à aller se divertir à Fontainebleau ; tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement : tout ce quartier où il a logé, tout Paris, et tout le peuple, était dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé, et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : " Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : " Monsieur, venez par ici ; on tirera du côté où vous allez." — " Monsieur, lui dit-il, vous avez raison ; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : " Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint, et, dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il était penché sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête ; le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau ; on le porte dans une haie : on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente. Ce fut là que M. de Lorge, M. de Roye, et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris

de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on n'en soit ému.

Écoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie : c'était comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne : le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez* (en lui montrant M. de Turenne raide mort), *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable* ; et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte.

#### DERNIERS TEMPS DE LA LIBERTÉ GRECQUE.

PAR BOSSUET.

[BOSSUET (Jacques-Bénigne), évêque de Meaux, né en 1627, mort en 1704, le plus éloquent des orateurs de la chaire française, est aussi un des plus grands historiens modernes. Chargé de l'éducation du Dauphin, fils de Louis XIV, il écrivit pour ce jeune prince un *Discours sur l'histoire universelle*, qui forme, avec ses *Oraisons funèbres* la principale base de sa réputation littéraire.]

IL ne fut pas mal-aisé aux Perses de dompter l'Asie mineure, et même les colonies grecques que la mollesse de l'Asie avait corrompues.

Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avaient jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendaient adroits ; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, et où tout est plein d'esprits ; au reste si bien commandées et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avaient tous qu'une même âme, tant on voyait de concert dans leurs mouvements.

Mais ce que la Grèce avait de plus grand était une poli-

tique ferme et prévoyante, qui savait abandonner, hasarder et défendre, ce qu'il fallait ; et, ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendaient invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avaient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui, s'étant établies dans les premiers temps en divers endroits du pays, avaient répandu partout cette excellente police\* des Égyptiens. C'est de là qu'ils avaient appris les exercices du corps, la lutte, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices, qu'ils portèrent à leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux olympiques.

Mais ce que les Égyptiens leur avaient appris de meilleur était à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étaient pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes ou que le repos de leur famille en est troublé : les Grecs étaient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui était le corps de l'état. Les pères élevaient leurs enfants dans cet esprit, et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité, ne signifiait pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grèce avait eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurystène, un Patrocle, et les autres semblables, avaient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugements ? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'aréopage, si révérent dans toute la Grèce, qu'on disait que les dieux mêmes y avaient comparu ? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avait fondé sur le modèle des tribunaux de l'Égypte. Aucune compagnie n'a conservé si

\* Police signifiait alors *institution politique*.

longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs, ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérait en licence. Des lois simplement écrites et en petit nombre tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspirait était admirable ; car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne voulaient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenaient des particuliers qui ne gardaient d'autorité qu'autant que leur en donnait leur expérience. La loi était regardée comme la maîtresse : c'était elle qui établissait les magistrats, qui réglait leur pouvoir, et qui enfin châtiât leur mauvaise administration.

Enfin la Grèce était charmée de son gouvernement, et les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays qu'ils le conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Architas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étaient suivis étaient ceux qui enseignaient à sacrifier l'intérêt particulier et même la vie à l'intérêt général et au salut de l'état ; et c'était la maxime la plus commune des philosophes, qu'il fallait ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? les poètes mêmes, qui étaient dans les mains de tout le peuple, les instruisaient plus encore qu'ils ne les divertissaient. Le plus renommé des conquérants regardait Homère comme un maître qui lui apprenait à bien régner. Ce grand poète n'apprenait pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poètes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont

agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardait les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure, et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avait que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avait pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspirait de l'horreur ; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce était les barbares.

Cette haine était venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur était devenue comme naturelle. Une des choses qui faisaient aimer la poésie d'Homère est qu'il chantait les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours, et la mollesse : du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars, impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur : du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce, depuis ce temps, avait toujours cru que l'intelligence et le vrai courage était\* son partage naturel : elle ne pouvait souffrir que l'Asie pensât à la subjuguier ; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée, qui consistait seulement dans la multitude.

La Grèce était pleine de ces sentiments, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur paraît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de Grèce fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissait entre elles que de voir qui ferait le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie ; et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfants, ils mirent sur des vaisseaux tous ceux qui étaient capables de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée persienne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'était que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assu-

\* *Etait* ; ce singulier se justifie par l'union des deux sujets, qui ne représentent ensemble qu'une idée complexe, celle du *courage intelligent*.

rée, contents en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouïe. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva faible, et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restait à la Perse tant de fois vaincue que de mettre la division parmi les Grecs ; et l'état même où ils se trouvaient par leurs victoires rendait cette entreprise facile. Comme la crainte les tenait unis, la victoire et la confiance rompit l'union. Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournèrent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs et ce secret de la politique persienne.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce était composée, Athènes et Lacédémone étaient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avait à Athènes, ni plus de force qu'on en avait à Lacédémone. Athènes voulait le plaisir : la vie de Lacédémone était dure et laborieuse. L'une et l'autre aimaient la gloire et la liberté : mais à Athènes la liberté tendait naturellement à la licence ; et contrainte par des lois sévères à Lacédémone, plus elle était réprimée au dedans, plus elle cherchait à s'étendre en dominant au dehors.

Athènes voulait aussi dominer, mais par un autre principe : l'intérêt se mêlait à la gloire. Ses citoyens excellaient dans l'art de naviguer ; et la mer où elle régnait l'avait enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avait rien qu'elle ne voulût assujettir, et ses richesses, qui lui inspiraient ce désir, lui fournissaient le moyen de le satisfaire. Au contraire à Lacédémone l'argent était méprisé. Comme toutes ses lois tendaient à en faire une république guerrière, la gloire des armes était le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès-là naturellement elle voulait dominer ; et plus elle était au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnait à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, était ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes était plus vive, et le peuple y était trop maître : la philosophie et les lois faisaient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis ; mais la raison toute seule n'était pas capable de les retenir. Un sage Athénien, et qui connaissait admirablement le naturel de

son pays, nous apprend que la crainte était nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent : la gloire de leurs belles actions, et la sûreté où ils croyaient être. Les magistrats n'étaient plus écoutés ; et comme la Perse était affligée par une excessive sujétion, Athènes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassaient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avaient d'assujettir toute la Grèce ; de sorte qu'elles étaient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts que par l'incompatibilité de leur caractère.

Les villes grecques ne voulaient la domination ni de l'une ni de l'autre ; car, outre que chacune souhaitait pouvoir conserver sa liberté, elles trouvaient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux.

Celui de Lacédémone était dur : on remarquait dans son peuple je ne sais quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide et une vie trop laborieuse y rendaient les esprits trop fiers, trop austères et trop impérieux ; joint qu'il fallait se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la guerre, ne pouvait se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens voulaient commander, et tout le monde craignait qu'ils ne commandassent.

Les Athéniens étaient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avait rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étaient perpétuels, où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisait à leurs alliés, et était encore plus insupportable à leurs sujets. Il fallait essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettaient point à la Grèce de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Péloponèse et les autres toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athènes : mais ces mêmes jalousies qui troublaient la Grèce la soutenaient en quelque façon, et l'empêchaient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Les Perses aperçurent bientôt cet état de la Grèce. Ainsi tout le secret de leur politique était d'entretenir ces jalousies, et de fomenter ces divisions. Lacédémone, qui était la plus ambitieuse, fut la première à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrèrent dans le dessein de se rendre maîtres de toute la nation ; et, soigneux d'affaiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendaient que le moment de les accabler tous ensemble. Déjà les villes de Grèce ne regardaient dans leurs guerres que le roi de Perse, qu'elles appelaient le grand roi, ou le roi par excellence, comme si elles se fussent déjà comptées pour sujettes.

Mais il n'était pas possible que l'ancien esprit de la Grèce ne se réveillât à la veille de tomber dans la servitude et entre les mains des barbares. De petits rois grecs entreprirent de s'opposer à ce grand roi, et de ruiner son empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la discipline que nous avons vue, Agésilas, roi de Lacédémone, fit trembler les Perses dans l'Asie mineure, et montra qu'on pouvait les abattre. Les seules divisions de la Grèce arrêterent ses conquêtes.

Il arriva dans ces temps-là que le jeune Cyrus, frère d'Artaxerxe, se révolta contre lui. Il avait dans ses troupes dix mille Grecs, qui seuls ne purent être rompus dans la déroute universelle de son armée. Il fut tué dans la bataille, et, à ce qu'on dit, de la main d'Artaxerxe. Nos Grecs se trouvèrent sans protecteur au milieu des Perses et aux environs de Babylone ; cependant Artaxerxe victorieux ne put ni les obliger à poser volontairement les armes, ni les y forcer : ils conçurent le hardi dessein de traverser en corps d'armée tout son empire pour retourner en leur pays, et ils en vinrent à bout. Toute la Grèce vit alors plus que jamais qu'elle nourrissait une milice invincible à laquelle tout devait céder, et que ses seules divisions la pouvaient soumettre à un ennemi trop faible pour lui résister quand elle serait unie.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnait contre tant de villes et de républiques divisées un royaume petit à la vérité, mais uni, et où la puissance royale était absolue, qu'à la fin, moitié par adresse, moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grèce, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures ; mais Alexandre son fils succéda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens non-seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque

aussi supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline que les autres Grecs étaient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnait en Perse de son temps, était juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquait ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre : son esprit, avec ce génie perçant et sublime : sa valeur, avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentait animé par les obstacles ; avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisait préférer à tous les périls, à tous les travaux, et à mille morts, le moindre degré de gloire ; enfin, avec cette confiance qui lui faisait sentir au fond de son cœur que tout devait lui céder comme à un homme que sa destinée rendait supérieur aux autres ; confiance qu'il inspirait non-seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevait par ce moyen au-dessus des difficultés et au-dessus d'eux-mêmes : vous jugerez aisément auquel des deux appartenait la victoire. Et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvait plus éviter de changer de maître. Ainsi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs ; c'était Memnon, rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hasarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon voulait qu'on leur disputât tous les passages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on allât les attaquer chez eux, et que par une attaque vigoureuse on les forçât à venir défendre leur pays. Alexandre y avait pourvu, et les troupes qu'il avait laissées à Antipater suffisaient pour garder la Grèce. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras ; au commencement d'une diversion qui déjà inquiétait toute la Grèce, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone, avec un éclat qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu : et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour

contenter son ambition, et rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandaient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tout le pays qu'il trouva sur son passage. Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu.

Mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile, et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais, ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde : pour les retenir, et de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants ; il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles avec des batailles sanglantes, et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort.

En effet, vous avez vu le partage de son empire, et la ruine affreuse de sa maison : son ancien royaume, la Macédoine, tenu par ses ancêtres depuis tant de siècles, fut envahi de tous côtés comme une succession vacante ; et après avoir été longtemps la proie du plus fort, il passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines ; et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères ; mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut cause de la perte de tous les siens : et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

Sa mort fut la seule cause de cette grande révolution. car il faut dire à sa gloire que si jamais homme a été capable de soutenir un si vaste empire, quoique nouvellement conquis, c'a été sans doute Alexandre, puisqu'il n'avait pas moins d'esprit que de courage. Il ne faut donc point imputer à ses

fautes, quoiqu'il en ait fait de grandes, la chute de sa famille, mais à la seule mortalité ; si ce n'est qu'on veuille dire qu'un homme de son humeur, et que son ambition engageait toujours à entreprendre, n'eût jamais trouvé le loisir d'établir les choses.

Quoi qu'il en soit, nous voyons par son exemple, qu'outre les fautes que les hommes pourraient corriger, c'est-à-dire celles qu'ils font par emportement ou par ignorance, il y a un faible irrémédiable inséparablement attaché aux desseins humains, et c'est la mortalité. Tout peut tomber en un moment par cet endroit-là : ce qui nous force d'avouer que comme le vice le plus inhérent, si je puis parler de la sorte, et le plus inséparable des choses humaines, c'est leur propre caducité, celui qui sait conserver et affermir un état a trouvé un plus haut point de sagesse que celui qui sait conquérir et gagner des batailles.

#### PÉRICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE.\*

*Périclès.* J'ai quelques questions à vous faire. Minos m'a dit que vous étiez Grec.

*Le Grec.* Minos vous a dit la vérité : j'étais le très humble esclave de la sublime Porte.

*Périclès.* Que parlez-vous d'esclave ? Un Grec esclave !

*Le Grec.* Un Grec peut-il être autre chose ?

*Le Russe.* Il a raison : Grec et esclave, c'est la même chose.

*Périclès.* Juste ciel ! que je plains mes pauvres compatriotes !

*Le Grec.* Ils ne sont pas si à plaindre que vous vous l'imaginez ; pour moi j'étais assez content de ma situation : je cultivais un petit coin de terre que le pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner ; et pour cela je payais un tribut à sa Hauteesse.

*Périclès.* Un tribut ! voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec ! Mais, dites-moi, en quoi consistait cette marque humiliante de servitude ?

*Le Grec.* A abandonner une partie du fruit de mon travail, et quelques-uns de mes enfants.

\* Périclès, à qui Athènes dut quelques-uns de ses plus beaux monuments, et qui a donné son nom à l'un des grands siècles des arts, gouverna sa patrie vers l'an 440 avant J. C.

*Périclès.* Comment, lâche, tu livrais tes propres enfants à l'esclavage ! Vit-on jamais les contemporains de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle. . . .

*Le Grec.* Voilà des noms que je n'entendis nommer de ma vie. Ces gens-là étaient-ils bostangis, capigibachis, ou pachas à trois queues ?

*Périclès. (au Russe.)* Quels sont ces titres ridicules et barbares dont le son vient déchirer mes oreilles ? Je me suis sans doute adressé à quelque grossier Béotien, ou à un Spartiate imbécile. *(au Grec.)* Vous avez sans doute entendu parler de Périclès ?

*Le Grec.* De Périclès ! point du tout. . . attendez. . . N'est-ce pas le nom d'un solitaire fameux ?

*Périclès.* Qu'est-ce donc que ce solitaire ? Était-ce la première personne de l'État ?

*Le Grec.* Bon ! Ces gens-là n'ont rien de commun avec l'État, ni l'État rien de commun avec eux.

*Périclès.* Par quel moyen ce Périclès est-il donc devenu fameux ? A-t-il, comme moi, livré des batailles et fait des conquêtes pour sa patrie ? A-t-il érigé quelques grands monuments aux Dieux, ou formé quelques établissements utiles au public ? A-t-il protégé les arts et encouragé le mérite ?

*Le Grec.* Non ; l'homme dont je veux parler ne savait ni lire ni écrire ; il habitait dans une cabane où il vivait de racines. La première chose qu'il faisait dès le matin était de se déchirer les épaules à coups de fouet : il offrait à Dieu ses flagellations, ses veilles, ses jeûnes et son ignorance.

*Périclès.* Et vous croyez que la réputation de ce moine peut égaler la mienne ?

*Le Grec.* Assurément : nous autres Grecs nous révèrons sa mémoire autant que celle d'aucun homme.

*Périclès.* O destinée ! . . . Mais, dites-moi, ma mémoire n'est-elle pas toujours en vénération à Athènes, dans cette ville où j'ai introduit la magnificence et le bon goût ?

*Le Grec.* C'est ce que je ne saurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on appelle *Sétines* : c'est un misérable village, qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai oui dire, fut autrefois une ville magnifique.

*Périclès.* Ainsi vous connaissez aussi peu la fameuse et superbe ville d'Athènes que les noms de Thémistocle et de Périclès ? Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit souterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce.

*Le Russe.* Point du tout, il vivait dans Athènes même.

*Périclès.* Comment ! il vivait dans Athènes, et il ne me

connaît point ! Il ne sait pas même le nom de cette ville fameuse !

*Le Russe.* Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, et n'en savent pas plus que lui. Cette cité jadis si opulente et si fière, n'est aujourd'hui qu'un pauvre et sale bourg appelé *Sétines*.

*Périclès.* Puis-je croire ce que vous me dites là ?

*Le Russe.* Tel est l'effet des ravages du temps, et des inondations des barbares, plus destructeurs encore que le temps.

*Périclès.* Je sais très bien que les successeurs d'Alexandre subjuguèrent la Grèce ; mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté ? Je n'ose pousser plus loin mes recherches, de crainte d'apprendre que ma patrie retomba dans l'esclavage.

*Le Russe.* Elle a, depuis ce temps-là, changé plusieurs fois de maîtres. Pendant un certain période, la Grèce a partagé avec les Romains l'empire du monde, empire que ces deux puissances réunies n'ont pu conserver ; mais, pour ne parler que de la Grèce, elle a subi tour à tour le joug des Français, des Vénitiens, et des Turcs.

*Périclès.* Voilà trois nations barbares qui me sont absolument inconnues.

*Le Russe.* Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares, sans en excepter même les Égyptiens, à qui vous deviez le germe de toutes vos connaissances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connaissaient guère que l'art de conquérir, et qu'aujourd'hui ils ne savent guère que celui de garder leurs conquêtes ; mais les Vénitiens et surtout les Français, ont égalé vos Grecs à plus d'un égard, et les ont surpassés à beaucoup d'autres.

*Périclès.* Voilà une fort belle peinture ; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas Français ?

*Le Russe.* Point du tout, je suis Russe.

*Périclès.* A coup sûr les habitants de la terre entière ont changé de noms depuis que j'habite dans l'Élysée : je n'ai pas plus entendu parler des Russes que des Français, des Vénitiens que des Turcs. Cependant les connaissances que vous montrez me font présumer que votre nation est très ancienne. Ne serait-elle pas un reste des Égyptiens dont vous disiez tout à l'heure de si belles choses ?

*Le Russe.* Non, je ne connais ce peuple que par vos historiens : pour notre nation, elle descend des Scythes et des Sarmates.